

1

C'est arrivé un matin.

J'avais fini par nommer ce moment dans ma tête «le matin de mon père». Lui donner un nom me rassurait.

Le matin de mon père, j'étais en haut de l'escalier, encore en pyjama, celui qui fait bébé à cause des petits ours. J'allais poser le pied sur la première marche pour descendre dans la cuisine, encore un peu empêtrée dans mon sommeil, et je l'ai vu. De dos. Vêtu d'un imperméable. Une valise à la main.

Je me suis dit que mon père ne quittait jamais la maison si tôt. Qu'il ne mettait cet imperméable que lorsque nous partions en vacances, c'est-à-dire pour longtemps ; idem pour la valise. Je l'ai vu ouvrir la porte d'entrée, je n'ai pas eu le temps d'émettre un son qu'il l'avait refermée. Un silence compact a suivi. Il fallait que je descende à toute vitesse, que j'ouvre la porte d'entrée, que je coure que je crie que je le rattrape par la manche que je l'oblige à se retourner, c'était la dernière chance pour qu'il me regarde, sinon j'allais le perdre à tout jamais, mais mes jambes, ces putains de jambes, n'ont pas bougé. Elles sont restées raides sur la première marche, avec moi qui voulais dévaler l'escalier avant que la voiture ne démarre.

Je l'ai entendue démarrer. J'ai entendu le moteur tourner, puis le bruit que fait la voiture quand elle recule dans l'allée. Je me suis dit à ce moment-là que j'avais encore ma chance. J'attendais la réaction de mes jambes. Juste de mes jambes. Qu'elles se mettent en mouvement, qu'elles me laissent descendre. Mais non. Elles sont restées bloquées. Et mon père est parti dans le petit matin.

Le bruit de la voiture a décréu peu à peu, j'ai écouté jusqu'à la fin, j'écoutais mourir toutes ces choses que j'aimais et, pour la première fois de ma vie, j'ai su que c'était la fin

Je suis restée suspendue longtemps dans ce silence, j'étais sûre que, si je ne bougeais pas, tout allait redevenir comme avant, que mon père allait sortir de la chambre en pyjama, que je le verrais passer dans l'entrée et ma mère à sa suite ; sûre que si je ne bougeais pas, j'avais ce pouvoir d'arrêter le temps, d'arrêter ce départ de mon père.

Quand ma mère est passée, encore ensommeillée dans son pyjama bleu, je suis descendue. Je suis entrée dans la cuisine, et elle m'a embrassée sur le sommet de la tête en remplissant d'eau la cafetière italienne. Tout était comme avant. Tout était encore comme avant. J'étais la seule à savoir. Je profitais de ces derniers moments où ma mère souriait, où elle était sereine.

J'étais triste de ce qui allait forcément venir. J'avais peur. Ma sœur est arrivée, a grogné, s'est assise, les cheveux dans les yeux. Ma mère a dit :

– Alors, il se lève, votre père ? Il va être en retard !

Elle s'est levée de sa chaise et a quitté la cuisine. J'ai entendu le silence quand elle est entrée dans leur chambre. La phrase

interrompue. Puis elle est revenue en trombe dans la cuisine et elle a crié :

– Il est où, votre père ?

Et j'ai vu ses yeux effarés. Je n'ai rien dit. Je voulais gagner une infime fraction de seconde. Je savais qu'ensuite on tomberait dans le gouffre. Qu'ensuite on s'effondrerai

2

Dans ma tête, au cours des semaines qui ont suivi, la scène du « matin de mon père » s'arrêtait à la première marche. Au bruit de la porte d'entrée. L'image se coupait. Tac ! Coup au plexus ! Suée froide ! Toutes ces choses invisibles qui remuent dans le corps. Depuis que cela avait eu lieu, je m'étais pourtant rejoué la scène. Pour que ça prenne un peu de corps, je l'avais même racontée à Leïla, toujours friande de scoops. Plus tard encore à Tom. Mes deux amis depuis le primaire et qui avaient changé de lycée en même temps que moi. Eux me comprenaient le mieux. C'est du moins ce que je pensais. Mais ils avaient beau s'exclamer, compatir, je n'y croyais toujours pas. Je n'arrivais pas à y croire. Comme si j'étais coincée de l'autre côté d'une vitre et que je tapais sans qu'on m'entende.

Ce jour-là, c'est venu. En plein milieu de la dissertation de français. J'ai laissé la scène se dérouler dans ma tête jusqu'au bout. Le sujet que Mme Pique avait donné, je me souviens, était : « Diriez-vous que Julien Sorel est un petit monstre odieux ? » Le mot « odieux », je crois, a déclenché mes souvenirs. Julien Sorel, l'amoureux faussement transi du *Rouge et le Noir*, n'avait

évidemment aucun rapport avec mon père. N'empêche. Contre toute attente, c'est venu à ce moment-là. Ma main s'est mise à tracer des mots toute seule et j'ai écrit : « Mon père est parti sans un mot. »

Mon-père-est-parti-sans-un-mot.

Je regardais les mots se former.

C'est seulement quand j'ai mis le point après le septième mot que tout est devenu réel. J'ai lu ma phrase et j'ai eu l'impression qu'on me la plaquait soudain de force sous les yeux, elle m'est arrivée comme un coup de poing dans la figure. Mon père était parti. MON PÈRE.

Et le monde s'est séparé en deux. Brutalement. L'avant, l'après.

Je me suis mise alors à sangloter si fort que j'entendais mes cris, à croire qu'ils ne venaient pas de moi. Des cris aigus, des vrais cris de singe. Les mêmes que ceux que j'avais poussés en salle de réveil après mon opération de l'appendicite. J'ai fini à l'infirmierie

C'est comme ça que, depuis ce jour-là, tous les élèves de ma classe me regardent comme une bête curieuse. Je suis celle qui gémit au milieu des dissertations.

C'est aussi comme ça que j'ai rencontré Ben.